

Marie Vareille

Nous qui avons connu Solange

Flammarion

*À ma Manon et ma Scarlett,
les deux soleils de ma planète.*

À mes grands-parents.

« Tu seras un homme, mon fils. »
Rudyard Kipling (1895)

« Toi, ma fille, tu seras Rome. »
Solange Dubreuil (1952)

« *Don't you know that Rome wasn't
built in a day ?* »
Morcheeba (2000)

Célestine

Je vais commencer, ma Biquette, par te dire ceci : le jour de la mort de Solange, ce jour où je suis devenue une meurtrière, j'ai cessé d'aimer les mirabelles. Pourtant, avant cette nuit terrible, durant laquelle la grange bleue a brûlé et où Solange est morte, aucune saveur n'égalait celle des mirabelles chauffées au soleil que je ramassais dans le verger des Bellanger ; celles que Maman glissait dans la poche de mon tablier en cachette, celles que je partageais avec Solange, sa joue tiède contre la mienne, au bord de la rivière. Et puis, après l'incendie, j'ai commencé à avoir la nausée à la simple idée de devoir lécher la cuillère en bois en préparant mes confitures. Toutes les années qui ont suivi, j'ai posé avec appréhension la marmite de cuivre de ma mère sur le réchaud du garage de la Maison du bas. L'odeur douceâtre du sucre me soulevait le cœur. Après la mise en pot, la stérilisation et l'étiquetage, je lavais mes vêtements, mon corps et mes mains des dizaines de fois, frottant au savon de Marseille à l'aide d'une pierre ponce et d'une brosse à ongles ce que j'imaginais être des minuscules particules de prunes incrustées dans ma

chair. L'odeur me colonisait le nez pendant des jours. Un matin, il y a des années de cela, où tu m'as surprise, Biquette, à passer le sol du garage à l'eau de Javel, étonnée tu m'as demandé pourquoi. J'aurais dû te répondre alors :

— C'est à cause de la mort de Solange et du sang que mon crime m'a laissé sur les mains.

Mais ce jour-là, comme toutes les fois où j'ai envisagé de te parler de Solange, j'ai menti.

Je m'interroge parfois sur le nombre de menteurs doublés d'assassins qui, comme moi, ont vécu impunis une vie paisible sans jamais être soupçonnés.

Avant de me juger, je voudrais que tu saches que je n'ai pas toujours été une criminelle. J'ai même été, il y a très longtemps, une petite fille comme les autres. Une petite fille de la campagne, née dans un monde qui n'existe plus. Je vivais dehors, je sortais par la fenêtre, je dormais avec les vaches dans la grange – qui n'était pas encore bleue puisque nous étions alors dans le premier siècle avant Solange. Je courais après les grives, pieds nus et sales dans les champs, je relevais mes jupes pour sentir les herbes folles fouetter mes mollets. J'inspirais à grandes goulées l'horizon azur et les premiers rayons du soleil. C'était l'enfance et la liberté. C'était la joie. Personne ne m'avait prévenue que tout cela s'évaporerait un jour dans le grand ciel changeant du temps qui passe.

Aujourd'hui, alors que je suis la vieille dame aimable de la chambre 145 à l'Ehpad des Lilas, personne n'imaginerait que j'ai pu assassiner un être humain de sang-froid. Mais il faut commencer par le commencement, et le commencement, c'est Solange.

Les années ont passé depuis Solange. Tant d'années que même moi, qui ai appris à évaluer le temps qui s'écoule en années avant et après Solange, je ne sais plus précisément combien. Je sais en revanche qu'aujourd'hui j'ai cent sept ans. On me l'a dit au déjeuner avant de me faire souffler une bougie sur un marbré au chocolat industriel. Cent sept ans. C'est autant d'années qu'il aura fallu pour construire Notre-Dame. J'ai traversé le siècle comme on traverse un océan et je suis arrivée en terre étrangère.

Solange.

Solange.

Solange.

De toutes celles que j'ai volées à Jeanne, il me manque la dernière lettre de Solange. Enfin, je crois. J'ai trouvé une enveloppe vide sur laquelle elle avait écrit "Jeannette", de son écriture nerveuse et irrégulière, le soir de l'incendie. *Jeannette*. Une enveloppe vide, dont je n'ai jamais su si la lettre qu'elle contenait avait disparu (mais si ce n'est pas moi qui l'ai dérobée, comme toutes les autres, alors qui ?), si Solange n'avait pas eu le temps de la rédiger ou si elle y avait finalement renoncé. Les heures de ma vie dilapidées à faire des conjectures sur cette enveloppe vide se comptent par centaines.

Il est évident que je vais bientôt mourir. Personne n'ose l'évoquer, tout le monde le sait. Tous les soirs, je m'endors en ignorant si je me réveillerai. Je n'aime pas l'idée que la vérité soit enterrée avec moi. Lis-moi jusqu'au bout et tu comprendras pourquoi, ma Biquette, c'est à toi que j'ai décidé de me confier au sujet de Solange et de la nuit où le feu s'est déclenché. Et surtout, n'oublie pas : quoi que te raconte Jeanne, même si elle

a toujours eu des doutes au sujet de l'incendie de la grange bleue (qui n'en a pas eu ?), elle ne sait rien. La vérité sur cette nuit du 16 août 1952, cette nuit où Solange est morte et où j'ai cessé d'aimer les mirabelles, il n'y a que moi qui la connais.

CÉLESTINE

« Telle est la vie des hommes. Quelques joies,
très vite effacées par d'inoubliables chagrins.
Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants. »

Marcel Pagnol

Célestine

Comme tu le sais, ma Biquette, je suis née Célestine, Marie-Jacques, Marthe Moreau avant de devenir une Bellanger. Je suis venue au monde un mois glacial de janvier 1917, au 12, rue de la Liberté, dans une ferme du village de Sarégnac, pile à la frontière entre la Corrèze et la Dordogne, à quelques kilomètres de Terrasson-Lavilledieu. De Maman, Marguerite Moreau, devenue Dubreuil à son second mariage, j'ai hérité une tache de naissance formant une étoile sur ma cheville gauche. De mon père, Jean Moreau, je n'ai qu'une photo en noir et blanc aux bords dentelés, prise par l'armée en 1917. Il s'y tient droit dans son uniforme à boutons dorés orné de la Croix de guerre. Il espérait tant un garçon que Maman, le sachant mobilisé dans la baie de Somme, a mis plus d'un mois à lui écrire pour lui annoncer ma naissance. Elle avait peur que cette mauvaise nouvelle n'entame son moral, facteur primordial de survie pour un soldat au front. Il est mort au chemin des Dames le printemps suivant, sans avoir répondu à sa lettre. Nous n'avons jamais su s'il l'avait reçue et si j'étais la mauvaise nouvelle indirectement responsable de sa disparition ou

s'il ignorait mon existence. Dans le doute, je me considère innocente de cette mort-là. Ce que je sais, c'est que mon père, avec son regard placide et sa moustache épaisse faisant l'effet dans son visage rond et enfantin d'un pastiche de carnaval, est mort en héros.

Mes parents avaient fait ce qu'on appelait à l'époque un mariage d'amour, par opposition au mariage tout court où l'amour n'était souvent qu'accessoire. Mes grands-parents maternels possédaient quelques terres et une petite ferme. Même si celle-ci était plutôt prospère, ma mère, Marguerite, restait, aux yeux de sa belle-famille, de florissants vignerons de Bordeaux, une fille de paysans.

Pour épouser Maman, un samedi de mars 1914, mon père, ce grand fou romantique, a renoncé à ses études, à sa famille, horrifiée par cette mésalliance, et à son héritage. Il est venu s'installer chez ses beaux-parents, avec pour toute possession sa luxueuse valise en cuir de vachette gravée à ses initiales, remplie de ses vêtements de bourgeois soigneusement repassés par la bonne avant son départ. La ferme de mes grands-parents se trouvait au pied de la colline de Sarégnac. À l'époque, nous ne l'appelions pas encore « la Maison du bas ».

Cette jeune femme à la grâce de ballerine que ma mère était à vingt ans, accrochée au bras de mon père sur la photo sépia de leur mariage, tournant vers son époux plutôt que vers le photographe son sourire tout flamboyant du triomphe de leur amour, je ne l'ai jamais rencontrée. Je n'ai connu Maman qu'après que la vie s'est chargée de la dépouiller de toute forme d'insouciance et de légèreté. Mon père a été mobilisé le 1^{er} août 1914, aussi leur bonheur a-t-il été de courte durée : cinq

mois et une seule permission, sans laquelle je ne serais pas là aujourd'hui. Maman a reçu par la poste à la fin de la guerre la Légion d'honneur de son mari, célébrant sa bravoure à titre posthume, accompagnée d'un courrier officiel des autorités militaires. Sans doute son cœur était-il brisé, mais elle a continué à vivre sans jamais se plaindre, car rien ne pouvait l'ébranler.

Rien, jusqu'à Solange.

Ma grand-mère était morte de la tuberculose en 1912 et, après que la guerre a emporté son mari et son père, Maman n'a plus eu que moi pour famille. Pendant les quatre ans qu'a duré le conflit, elle a pris en charge le labour, les récoltes et les soins du bétail dans l'exploitation familiale. C'est elle qui a proposé à ses voisins et ses connaissances des alentours de se regrouper pour l'achat des semences et des outils, elle qui a organisé des journées de travail collectif pour maintenir la production agricole malgré l'absence de la plupart des hommes. Elle est donc à l'origine de la création de la coopérative agricole de Sarégnac qui existe encore aujourd'hui. Je l'écris ici, ma Biquette, pour que ce soit écrit quelque part puisque tout le monde semble l'avoir oublié.

J'ai vécu mes premières années principalement entourée de femmes et d'enfants. Les hommes, mobilisés en masse, étaient tous morts à la guerre, ou presque, et ceux qui étaient revenus avaient laissé un bout de leur âme au fond des tranchées boueuses. Note que cela ne les a pas empêchés, dès leur retour, de prendre la direction de la coopérative et de renvoyer les femmes du village à leur juste place, à savoir, selon eux, dans la cuisine.

Au cours de l'année 1919, Maman, toute jeune veuve de guerre, a épousé son voisin, Alphonse Dubreuil, le

propriétaire de la ferme au sommet de la butte. Ils mettaient ainsi en commun leurs terres et possédaient désormais une belle partie du versant nord de la colline de Sarégnac. Alphonse Dubreuil avait vingt ans de plus que sa fraîche fiancée et il était rentré boiteux de la guerre. Il prétendait avoir été blessé par un éclat d'obus allemand, mais la rumeur murmurait qu'il s'était cassé la rotule en tombant, ivre mort, d'un chariot de ravitaillement dès les premiers jours du conflit. La rumeur disait vrai, cependant Alphonse a promis d'arrêter de boire et l'affaire fut rondement menée. Ils se sont installés dans sa ferme qu'ils ont renommée « la Maison du haut », et l'ancienne ferme de mes grands-parents, au pied de la colline, est devenue « la Maison du bas ». Pour la grange, qui n'était pas encore bleue, on disait « la grange » ; on n'avait pas le temps, à l'époque, de s'encombrer de poésie inutile. Mes frères, Joseph et Marcel, les jumeaux, sont nés à l'été 1920, et le petit dernier, Lucien, deux ans plus tard.

Alphonse a vite compris qu'il avait épousé une reine et, n'ayant rien d'un roi, la grandeur de sa femme le diminuait. Après quelques semaines de vie commune, il s'est remis à boire comme un soudard, après quelques mois, il a pris l'habitude de la secouer et de la gifler avec une régularité de métronome, en rythmant ses coups de justifications qui ne convainquaient que lui :

— Marguerite, va donc t'occuper de tes gosses ! Et le dîner qu'est toujours pas fait ! De quoi j'ai l'air, moi, avec une femme qui moissonne comme un homme ? On va penser au village que c'est parce que j'suis pas capable !

Quant à moi, j'observais le monde, bien à l'abri dans les plis des longues jupes de laine de Maman qui prenait garde de toujours me protéger des coups d'Alphonse. Parfois, elle râlait que j'étais trop dans ses jambes et d'une petite tape affectueuse m'enjoignait d'aller voir au fond de l'étable si, par hasard, elle y était. Mais le plus souvent, et dès mon plus jeune âge, elle me faisait participer aux travaux de la ferme. À mes yeux d'enfants ma mère savait tout, pouvait tout, elle parlait aux bêtes, accouchait les vaches et sortait le fumier. Sous ses mains de fée poussaient les fraises et les salades ; elle faisait se volatiliser les taches et les trous sur nos vêtements, s'envoler les chagrins d'enfant et les croûtes sur les genoux. Elle m'expliquait le cycle des saisons, le blé, l'orge. Les choses qui ont de la valeur (le travail, la terre et les enfants, parce qu'ils sont l'avenir) et celles qui n'en ont pas (tout le reste). J'étais avide des marques de tendresse qu'elle laissait parfois s'échapper, presque malgré elle, un baiser sur le front, une mirabelle ou un bâton de réglisse glissés dans la poche de mon tablier.

Elle m'a appris le travail agricole comme on prêche une religion, comme le père de Mozart a enseigné la musique à ses enfants : depuis le berceau, sans relâche et avec le respect et la passion calme de ceux qui ont une foi absolue en quelque chose de plus grand qu'eux. Dès que j'ai su marcher, elle m'envoyait ramasser les œufs encore tièdes dans le poulailler, me faisait poser mes mains sur les siennes pendant qu'elle trayait les vaches et me montrait les bourgeons qui bientôt se transformeraient en fleurs puis en fruits ; ce miracle de la nature perpétuellement renouvelé et qui constituait pour elle la preuve irréfutable de l'existence de Dieu. À cinq ans, ma

Biquette, bien loin de penser que je serais un jour une meurtrière, je savais qu'il fallait planter l'ail et l'oignon près des laitues pour éviter les invasions de pucerons, à sept ans je l'aidais à mélanger le sulfate de cuivre et la chaux pour préparer la bouillie bordelaise qui protégerait les récoltes. À huit ans j'ai sauvé un champ entier de pommes de terre en repérant avant tout le monde les taches jaune pâle de mildiou qui commençaient à apparaître sur les feuilles.

Je fixais chacun de ses gestes et les répétais avec la même rigueur académique dont j'ai fait preuve par la suite pour décrocher mon certificat d'études. Pas tant parce que j'avais la passion de la terre, ce n'était pas le cas, mais parce que Maman révérait sa ferme et moi je vénérais Maman. Elle était une reine, sans couronne ni grande éducation, aux ongles noirs et cassés – qu'elle brossait soigneusement tous les dimanches avant d'aller à la messe –, et aux jupons tachés de boue et de fiente de poulet, mais une reine quand même, dévouée tout entière à son unique royaume : sa ferme. Elle vendait le fruit de son travail sur le marché dominical de Terrasson et prononçait les mots « ma terre » avec la déférence qu'on utilise pour parler des puissants ou des Dieux qui arbitrent nos destins. Tout ce qui l'empêchait de se consacrer pleinement à son exploitation lui pesait. Elle a d'ailleurs confié mes trois frères à une nourrice après leur naissance pour pouvoir revenir plus vite à ce qui lui importait vraiment : sa ferme, et ce, en dépit des récriminations d'Alphonse. Les insultes de son mari semblaient glisser sur elle comme les anguilles de la Vézère entre mes mains d'enfant.

***Disponible en librairie
le 11 mars***

Cliquez ici pour vous l'offrir

